

Vol. I.—No. 51.

MONTREAL, JEUDI, 22 DECEMBRE, 1870.

{ ABONNEMENT \$2 50
{ PAR NUMERO 5 CENTIMS.

COUP D'ŒIL PARLEMENTAIRE.

Québec, 13 décembre, 1870.

J'assiste pour la première fois aux séances de notre Chambre Provinciale; je contemple la représentation que le peuple a chargée de conduire ses destinées à travers les périls de la Confédération. A ceux qui comme moi ont vu dans l'établissement de ce système politique une plus grande somme de mal que de bien, une source de misères et de difficultés, le spectacle offre une étude intéressante. Déterminé à me rallier au nouveau régime comme à tout autre, du moment qu'il assurerait l'avenir du Bas-Canada, je me demande en voyant les fruits si l'arbre est bon. Ne pouvant encore répondre catégoriquement à cette question, je me borne à constater certains effets, quelques symptômes plus ou moins agréables: les nuages qui cachaient à mes yeux le soleil de la Confédération ne sont pas encore dissipés complètement. Puissent nos hommes d'état avoir le temps et le pouvoir de réaliser les promesses de bonheur, de paix, d'union et de prospérité gravées sur le frontispice de la Confédération. Qui peut dire dans un temps où les faits déjouent tous les calculs politiques: ce que le lendemain apportera; et comment la barque fédérale va résister aux tempêtes que vont soulever les brûlantes questions d'arbitrage, de représentation et les complications américaines. Entre les provinces anglaises qui voudront nous écraser et les Etats-Unis qui nous tendront la main, la situation sera difficile pour ceux qui chercheront à conserver l'ordre de choses actuel. Mais quelles que soient les vicissitudes réservées à notre avenir politique, les hommes de tous les partis doivent s'unir et s'entendre pour assurer notre avenir national sur des bases inébranlables.

La Confédération aura, peut-être, eu un bon effet en nous faisant comprendre la nécessité de pousser, à tout prix, le Bas-Canada dans la voie du progrès. Au milieu des symptômes de défiance et de découragement qui se manifestaient dans toutes les classes de la société, les hommes qui ont fait la Confédération ont senti le besoin de frapper un grand coup pour ranimer la confiance publique. Ils ont voulu donner une forme, un corps, aux aspirations de la population et satisfaire ses impatiences par des mesures énergiques en faveur des chemins de fer, de la colonisation et de l'agriculture, et ils ont ravivé le sentiment national en arborant le drapeau de la résistance contre l'ambition et les insolences du Haut-Canada. Ils ont eu le courage et le patriotisme de dire qu'ils soutiendraient, coûte que coûte, les droits du Bas-Canada. Le temps des grandes discussions, des luttes ardentes approche; dans deux ou trois ans, peut-être, le feu sera aux poudres. Il nous faut préparer toutes nos forces nationales pour cette époque et choisir immédiatement tous les hommes dont le talent, l'intelligence et le patriotisme nous seront alors nécessaires. Il faut autant que possible que les hommes de parti cèdent la place aux hommes de talent, que d'un bout du pays à l'autre il y ait une entente patriotique pour découvrir le vrai mérite et le faire sortir de l'ombre où le jettent l'intrigue, l'audace et les préjugés. Il ne sera pas d'ailleurs nécessaire, pour cela, de bouleverser toute la représentation. La Chambre locale en particulier, contient un grand nombre d'hommes intelligents, honnêtes et indépendants; quelques changements suffiront pour lui donner l'importance et l'éclat que nous désirons. Si le peuple comprend les

motifs qui doivent le diriger dans le choix de ses députés, il pourra attendre sans crainte les luttes et les vicissitudes de l'avenir; nous ne serons pas pris à l'improviste par les circonstances.

Québec, 14 Décembre 1870.

Les deux principales questions soulevées pendant cette session ont été celles de l'arbitrage et des chemins de fer. La position de la Chambre et du gouvernement sur ces deux questions a été ferme et patriotique; nos députés sauront sans doute s'en prévaloir devant le peuple. Ils pourront montrer avec satisfaction aux électeurs le livre où sont inscrites leurs bonnes actions. Ils ont donné du prestige à la Chambre locale en montrant ce qu'elle peut faire pour la dignité et le progrès du Bas-Canada.

L'attitude à prendre sur la question de l'arbitrage était facile, mais elle ne l'était pas autant sur celle des chemins de fer.

Le gouvernement a eu le droit d'hésiter avant de se déposer des terres qui lui fournissent la plus grande partie des revenus nécessaires à l'administration des affaires publiques. La population n'aura pas le droit de lui reprocher de chercher ailleurs des sources de revenus plus ou moins agréables. Les ministres n'ont pas dit leurs intentions à ce sujet, mais il me paraît utile de préparer le peuple à des éventualités bien naturelles. Ils ont cru que la grande question, le point essentiel était d'enrichir le pays, de le lancer à toute vapeur dans la voie de la colonisation et du progrès matériel, certains d'avance qu'un peuple ne refuse pas quelques piastres à ceux qui lui donnent des millions.

J'ai entendu la réplique de l'hon. M. Chauveau dans la discussion sur l'arbitrage; elle a été bonne, très-bonne, digne de sa position et du Bas-Canada dont il s'est fait le puissant écho.

L'éloquent député de Terrebonne ramassant quelques idées prises ici et là, au hasard, a su en faire jaillir des accents passionnés dans un discours un peu désordonné, mais plein de verve et d'entrain. MM. Joly, Bachand et Marchand, qui avaient une position difficile à soutenir en face de l'énergie du gouvernement, ont eu la bonne pensée de ne pas demander le vote de la Chambre sur leurs résolutions, dont le but était de blâmer le gouvernement fédéral de n'avoir pas arrêté les procédés sur l'arbitrage immédiatement après la démission du juge Day. M. Joly a vainement cherché à faire sortir Sir George de son silence obstiné; il veut en profiter pour demander l'exclusion des membres du gouvernement fédéral de la Chambre locale, sur le principe qu'ils ne peuvent y apporter la liberté d'action et l'indépendance nécessaire à l'exercice de leur mandat. Il faut avouer que l'occasion est bonne et prête à l'attaque; le gouvernement toute fois se croit en état de satisfaire la majorité.

Je dois dire en passant que les trois députés que je viens de nommer ont l'estime de la Chambre qui rend hommage à la manière honorable et efficace avec laquelle ils remplissent leurs devoirs.

Il faut avouer que le gouvernement ne pouvait souhaiter une opposition plus douce et plus respectueuse. On dirait toujours qu'elle lui demande pardon de ne pas partager toutes ses opinions. On dirait des brebis un peu légères qui ne s'égarent un instant de la houlette du pasteur que pour donner à celui-ci l'occasion d'exercer son autorité. Lorsque MM. Chauveau et Joly se répondent d'un côté de la Chambre à l'autre et que M. Chapleau mêle sa voix à leurs voix, on se croirait revenu à ces temps heureux où on n'entendait dans les airs que le son des chalumeaux, et les chants des bergers sur les côtes.

M. Chauveau a expliqué les résolutions du gouvernement en faveur des chemins de fer dans un discours simple, élégant et nourri. Il s'exprime toujours bien, même lorsqu'il parle de chiffres.

Il a eu soin de dire que le gouvernement, en sacrifiant tant de millions d'acres de terre aux entreprises de chemins de fer, ne faisait que se rendre aux exigences de l'héritage onéreux qui lui venait de l'ancien ordre de choses. Il a su mettre en regard des prétentions et de la prospérité du Haut-Canada, les désavantages que causent à la province de Québec son double système de législation et d'éducation, l'usage des deux langues, et sa générosité envers les œuvres de bienfaisance et de charité. C'était bien pensé et bien dit.

Les questions de chemins de fer causent beaucoup d'excitation dans la Chambre et la population. On s'accorde tous sur le fond, mais on diffère dans les détails; et on entend répéter tout haut que les trames de la spéculation pourraient empêcher le mouvement qui s'opère, de porter les heureux fruits que tout le monde desire. On va jusqu'à dire qu'un certain nombre de membres se proposent de s'opposer au chemin de fer du Nord, si on ne fixe pas le tracé que la Compagnie devra adopter. Les études remarquables que M. Lange-lier a publiées dans *L'Événement*, ont fait une forte impression sur la Chambre. Plusieurs semblent croire avec lui que mieux vaudrait ne pas avoir du tout ce chemin de fer que de l'avoir sur le bord du fleuve; ils disent que la navigation et le Grand Tronc suffisent aux besoins du commerce entre Montréal et Québec, que ce chemin projeté sera tout à fait inutile, si on n'en fait pas une grande voie de colonisation en la faisant passer dans l'intérieur des terres. Il faut espérer que dans cette importante question, la voix du patriotisme et de la raison, seule, se fera entendre, qu'on ne tiendra compte que des intérêts du pays et de son avenir.

Québec, 17 décembre 1870.

Une assez vive discussion a eu lieu hier sur l'octroi de terres aux chemins de fer. La tempête cependant n'a pas été aussi violente qu'on l'avait prévu; plusieurs membres de la majorité, dont l'intention était de refuser tout octroi de terres avant de connaître le tracé du chemin de fer du Nord, se sont ralliés au gouvernement, du moment qu'ils ont vu que l'opposition en faisait une question de confiance ou de non-confiance. Il y a eu de bons arguments de part et d'autre et le vote en faveur du choix du tracé dans l'intérieur aurait été considérable, si l'existence du gouvernement n'eût pas été en jeu. L'hon. M. Chauveau a maintenu la position en disant qu'il appartenait à la Compagnie de choisir le tracé qu'elle croirait plus favorable à ses intérêts et à ceux du pays.

LA GALERIE DES JOURNALISTES.

Au moment où le député d'Hochelaga, mon malheureux vainqueur, tombe à bras raccourcis sur M. Bellingham, l'ennemi des projets dont il est un des champions les plus ardents, je jette les yeux sur la galerie des journalistes; j'y aperçois Fabre, les deux Langelier, les deux Turcotte, Faucher de St. Maurice, Decelles et Dansereau. Je me demande pourquoi ils ne sont pas en bas au lieu d'être en haut; plusieurs se proposent, dit-on, de descendre; tant mieux! L'élection de plusieurs jeunes gens de talent rendrait à la Chambre d'Assemblée l'intérêt, le prestige, la vivacité et l'esprit qu'elle avait autrefois.

J'aurais voulu donner la photographie de cette charmante galerie, mais je crains la jalousie de celle qui lui fait face. Elles ont l'air de si bien s'entendre toutes deux, que je me ferais un scrupule de briser l'harmonie dont elles donnent des exemples si touchants, surtout lorsque Decelles a des loisirs. C'est une heureuse pensée que celle qui a mis la galerie des

journalistes et des dames en face l'une de l'autre et au-dessus de la Chambre d'Assemblée, qui se trouve ainsi placée entre ce qu'elle aime et craint le plus sur cette terre. Il faut avouer que ces deux puissances se ressemblent en plus d'un point; il y a souvent des épines dans les roses qu'elles offrent à nos députés et leurs faveurs sont inconstantes. Aussi j'ai vu plus d'un député qui ne bronche pas devant les ministres, trembler en levant les yeux vers les deux batteries qui dominent la Chambre. Je regrette d'être forcé d'interrompre ce joli sujet, j'étais à la veille de commettre deux ou trois petites indiscretions.

L. O. DAVID.

MONSIEUR ERNEST BAROCHE.

Plusieurs personnes ont qualifié la mort de M. Ernest Baroche de mort héroïque. Est-il vrai de dire que cet homme est mort comme un héros. Je crois qu'au point de vue de la véritable grandeur d'âme cette assertion est moins que soutenable. L'homme vraiment héroïque est celui qui même dans la plus grande, la plus effrayante des défaites sait remporter la plus grande, la plus belle des victoires: la victoire sur lui-même. M. Baroche n'est point mort pour son pays ni pour satisfaire à une consigne sacrée, mais pour satisfaire ses propres passions, sa propre volonté.

Ah! je sens qu'il est pénible pour tout cœur vraiment français de voir le rouge de la honte couvrir le front de la patrie; je sais que pour M. Baroche, il était déchirant de voir trainer son père sur la claie par de vils insulteurs publics. Mais, ces considérations ne permettaient point à M. Baroche d'infliger une nouvelle blessure à sa mère-patrie, de se donner une mort qui ne fermerait que momentanément la bouche aux ennemis de son père. La France est en danger. La priver volontairement d'un de ses défenseurs c'est lui faire perdre encore de sa force, c'est l'épuiser sans aucune utilité.

De quel droit M. Baroche est-il resté exposé au danger quand son général lui ordonnait de se replier sur Paris avec ses troupes? De quel droit a-t-il causé la mort de trois hommes, de trois français, de trois soldats? S'il voulait mourir ne pouvait-il point attendre le moment où il pouvait se faire tuer seul? "Il souffrait trop pour son pays." Ne pouvait-il point se montrer plus grand que sa douleur? Si tous les commandants français imitaient la mort héroïque de Baroche, qu'arriverait-il, grand Dieu!

Si la France triomphe un jour, elle aura besoin d'hommes éloquents pour consoler les veuves, les mères, les orphelins et raconter l'histoire de sa douloureuse lutte. Baroche vole à sa patrie la moitié d'une vie qu'il lui devait toute entière. Si la France succombe, écrasée sous la mitraille prussienne, pourquoi Baroche s'est-il hâté de fuir? Il est bien lâche l'enfant qui refuse d'assister à l'agonie de sa mère!

La mort volontaire du commandant français n'est point une réponse victorieuse à ses ennemis, ces derniers diront qu'il s'est tué par désespoir, qu'il ne pouvait pas justifier la conduite du ministre de l'empereur. Lally Tollendal demandait à Dieu de lui conserver assez de vie pour relever la mémoire de son père. Ce père, cependant, était mort sur un échafaud condamné comme traître à son pays, à son roi. Lally fut assez grand pour attendre, et supporter son infortune. Baroche a eu peur, a faibli devant une noble tâche. Il lui fallait attendre le moment opportun pour répondre à tous ceux qui jetaient la calomnie à la face de son malheureux père.

Examiné au point de vue catholique, cette mort est encore plus blâmable. Le héros chrétien laisse à son Dieu la faculté de désigner l'endroit où la balle de l'ennemi lui percera le cœur. Il s'expose avec indifférence au danger, obéissant à l'appel de sa patrie, aux ordres de ses supérieurs, mais il ne méprisera jamais l'ordre d'un chef pour aller se faire tuer sans aucune nécessité. Il aime sa patrie et tâche de la servir le plus longtemps possible. Le héros français catholique est celui qui offre avec joie son sang à son pays, qui regrette de ne pas avoir deux cœurs pour les immoler sur l'autel de la patrie et qui surtout met toujours la gloire de la France, l'intérêt de ses compatriotes avant ses propres intérêts et avant sa vanité personnelle. Si l'épithète de glorieux peut convenir à l'acte du suicide, la mort de M. Ernest Baroche est un glorieux suicide et rien de plus.

L'ange de la patrie laissera couler une larme sur la tombe de cet homme mais n'y déposera jamais une couronne de laurier. La France pleurera l'un de ses enfants mais ne le placera jamais au milieu de ses gloires nationales.

EDMOND ROTTOT.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la correspondance de M. Langelier, dont nous sommes heureux de revoir le nom dans les colonnes de notre journal. Nous devons dire à notre savant collaborateur que nous publions avec bonheur ses idées sur l'avenir de la province de

Québec et les choses qu'il jugera à propos de dire à la population, lors même que nous ne partagerions pas ses opinions. La position honorable qu'il occupe à l'Université Laval, son patriotisme et son talent nous font croire d'ailleurs qu'il y aura beaucoup de bon et d'utile dans ses écrits. Si les hommes de sa valeur étaient forcés de se taire dans un temps où les événements les plus considérables et les plus étranges peuvent nous arriver à l'improviste, il vaudrait autant abolir la presse en Canada. Nos lecteurs nous sauront gré, nous en sommes certains, d'ouvrir les colonnes de notre journal à une discussion franche, honnête et indépendante sur les questions qui intéressent notre avenir national. M. Langelier est un des hommes de l'avenir, qu'il dise donc ce qu'il pense. Il engage ceux qui ne partageront pas ses opinions à lui répondre. Que peut-on lui reprocher? En avant donc!

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE EN CANADA.

J'ai fait peu de chose jusqu'ici, pour justifier le titre de collaborateur de *L'Opinion Publique*, que vous avez bien voulu me donner. Il serait peu intéressant pour vos lecteurs de connaître les raisons qui m'ont empêché d'écrire davantage. Ils verraient figurer au premier rang beaucoup de paresse et quelques occupations. Il est, toute fois, une de ces raisons que je crois devoir rendre publique, parce qu'elle intéresse tout le monde, et qu'il est important, je crois, de la faire disparaître. Cette raison, c'est le manque de liberté de la presse.

Je vois d'ici cent lecteurs se récrier en m'entendant énoncer une pareille proposition. Qui vous empêche vont-ils me dire, d'exprimer vos idées, si vous en avez? Est-ce que nos lois ne laissent pas la plus grande liberté à la presse? Est-ce que ces lois sont appliquées d'une manière vexatoire? *L'Opinion Publique* n'est-elle pas un des journaux les plus indépendants que nous ayons eus jusqu'ici?

Où, nos lois laissent à la presse toute la liberté; *L'Opinion Publique* est un journal très-indépendant. Je n'entends disputer sur aucun de ces points, mais cela ne m'empêche pas de répéter que la presse n'est pas libre parmi nous. Même dans *L'Opinion Publique*, je ne pourrais pas toujours énoncer mes opinions. Au risque d'être accusé de jansénisme, je dirai qu'il faut, quant à la liberté de la presse, distinguer entre le droit et le fait, entre la théorie et la pratique.

Votre journal, comme tout autre, a besoin d'avoir une clientèle, des abonnés. Or, en y laissant exprimer certaines idées, vous vous exposeriez à ne plus écrire que pour vos correcteurs d'épreuves, et je n'ai pas droit d'espérer que vous poussiez l'héroïsme de l'indépendance jusque-là. Cela vient de l'intolérance des lecteurs de journaux en Canada, surtout dans la province de Québec, et particulièrement parmi la population française. Chacun d'eux proclame bien haut son respect pour la liberté des opinions. Il autorise le journal auquel il est abonné—et qu'il ne paie pas toujours—à tout dire, pourvu qu'il ne contienne que ce qu'il pense lui-même. Si ce journal a le malheur de contrecarrer ses opinions, il se hâte de lui envoyer son désabonnement.

Avec un pareil système, la liberté de la presse existe dans les lois, mais elle est détruite par les mœurs. L'écrivain en est réduit à n'être qu'un timide écho d'idées banales, d'opinion rebattues et Surannées. Il peut parler de tout et de n'importe quelle manière, pourvu qu'il préfère la périphrase au mot propre, qu'il ne dise rien ni contre la confédération, ni contre l'indépendance, ni contre l'annexion, ni contre le gouvernement, ni contre l'opposition, ni contre le parti libéral, ni contre le parti conservateur, ni contre les ultramontains, ni contre les gallicans, ni contre l'enseignement commercial, ni contre les auteurs payens, ni contre les auteurs chrétiens, ni contre M. Venillot, ni contre Mgr. Dupanloup. J'ai connu un individu, qui aurait renvoyé son abonnement au journal qui se serait permis de soutenir que le climat de Rimouski ne vaut pas celui de Naples.

Je connais et j'admets qu'on se montre sévère, intolérant, intraitable même, à l'égard de doctrines qui seraient contraires aux principes de la religion ou de la morale. On serait coupable en encourageant, ne fût-ce que par son abonnement, un écrivain qui porterait atteinte à ces choses dignes de toutes nos affections et de tous nos respects. Mais est-il utile de se montrer intolérant à l'égard d'opinions qui ne touchent qu'à ces questions abandonnées aux disputes des hommes, d'empêcher l'expression de celles qu'on ne peut partager? C'est ce que je ne puis comprendre. Ce système peut, sans doute, empêcher l'énonciation d'idées fausses; mais il empêche aussi d'en faire connaître qui pourraient amener des résultats merveilleux. Il ferme la voix à tout progrès et ne peut que nous maintenir dans la routine la plus encroutée. Il est cause que, pendant qu'ailleurs on avance, nous restons stationnaires.

N'est-il pas temps qu'on abandonne ces habitudes? que l'on mette de côté ce système de complicité, qui empêche de critiquer publiquement ce que l'on réprouve privément, que l'on exprime tout haut ce que l'on dit tout bas? Je le crois, pour ma part, et je suis sûr de n'être pas seul de mon avis. Depuis quelque temps, je rencontre une foule d'hommes intelligents et respectables, prêtres, laïcs, avocats, commerçants, rentiers, hommes d'affaires qui le partagent. Comme moi, ils croient qu'il faut nous débarrasser de ces idées de convention dont tous admettent la fausseté, et qui étouffent toute opinion nouvelle. Il faut, disent-ils, cesser de répéter à notre popu-

lation qu'elle est la plus intelligente et la plus morale de la terre, de la bercer d'éloges, qui l'entretiennent dans une vanité béate, et l'endorment dans une fausse sécurité. Il est temps de lui dire ce qui lui manque, où elle le peut trouver, et ce qu'elle doit faire pour l'obtenir.

Si vous partagez ces idées, si, surtout, leur mise en pratique ne vous expose pas à des désagréments avec vos abonnés, je viendrai, à la première occasion, leur dire ce que je pense de l'avenir de la province de Québec, et les mesures que nous devons prendre pour nous y préparer. S'ils ne sont pas de mon avis, ils feront comme moi: ils viendront le dire dans *L'Opinion Publique*.

F. LANGELIER.

Québec, 15 Décembre 1870.

L'Union des Cantons de l'Est croit tenir de source certaine, que M. l'abbé Ramsay, du diocèse de Montréal, est le porteur officiel jusqu'à Liverpool, des documents des évêques de la Province ecclésiastique de Québec, pour le successeur de feu Mgr. C. F. Baillargeon. Il a dû les remettre là au consul anglais qui s'est chargé de les faire parvenir sûrement à la Cour de Rome.

Le Lieutenant-Gouverneur et Lady Belleau doivent donner un grand bal à la salle de musique, à Québec, vendredi, le 30 courant. Les membres de la législature ont reçu leur invitation.

LA MILICE.

Nous voyons, par un ordre général de milice du 1er Décembre, que, conformément à l'acte concernant la milice et la défense de la Confédération Canadienne, les rôles de milice pour l'année 1871 se feront lundi, le 9 Janvier prochain, alors que tous les hommes en âge de servir seront tenus de prendre le service, s'ils en sont requis. Pourquoi nos jeunes gens ne sont-ils pas déjà, en plus grand nombre, enrôlés dans la milice volontaire? Nous espérons qu'ils vont se réveiller et sentir les avantages qu'ils ont à faire partie des corps volontaires. Qu'ils ne s'imaginent pas échapper à la conscription, en cas de nécessité, car ils seront désappointés. Le temps est arrivé où il faut que chaque paroisse, que chaque village ait sa compagnie de volontaires avec des cadres bien remplis.

Nous approuvons de tout cœur ces suggestions patriotiques du *Constitutionnel*.

MGR. DUPANLOUP A VERSAILLES.

Une lettre de Versailles parle d'une visite secrète faite au Roi Guillaume par Mgr. Dupanloup. Le but du voyage de l'éminent prélat était d'intéresser le roi à un compromis qu'il négocierait et par lequel le comte de Chambord serait proclamé roi de France et résignerait de suite en faveur du comte de Paris. Mais il paraît que M. de Bismarck, qui, personnellement, n'a pas de sympathie pour Mgr. d'Orléans, a fait la sourde oreille.

ÇA ET LÀ

—Un joli mot de M. Babinet. Quand M. Babinet a fait le joli mot en question, il n'était cependant pas d'humeur à folâtrer. Il sortait d'un hôtel départemental où il avait passé une nuit qu'on lui faisait payer un prix exorbitant, bien qu'il l'eût passée à regarder les astres.

Quand il eut soldé sa "petite" note: —Dites-donc, monsieur! demanda l'hôtesse, vous qui êtes un savant à ce qu'il paraît, voudriez-vous bien me donner un conseil. Nous sommes ici pourris de rats. Que faudrait-il faire pour qu'ils ne reviennent plus?

—C'est bien simple, rugit M. Babinet; vous n'avez qu'à leur présenter une note pareille.

UN DÉJEUNER À PARIS.—Le *Daily News*, de Londres, possède à Paris un correspondant très-spirituel qui lui envoie, par ballon, des croquis fort amusants. Voici sa dernière boutade: Les chats montent; on paie maintenant un bon chat dix francs. Ceux qui restent, de familier qu'ils étaient deviennent sauvages. On dirait qu'ils devinent dans les yeux de leurs anciens amis des desseins meurtriers.

J'ai déjeuné ce matin avec deux journalistes; on nous a servi un saimé de rats. C'est un plat excellent, qui tient le milieu entre un ragoût de grenouilles et le lapin sauté. Je servis d'abord une patte de rat à un de mes deux confrères, qui après l'avoir mangée était aussi avide d'en avoir encore qu'un chien terrier.

C'est si bon que bientôt on ne mangera plus du chat qu'au *Café Anglais*. Tout ce que pourra s'offrir un homme de moyens ordinaires, ce sera, de temps à autre, une souris.

Le déjeuner terminé, j'étais curieux de voir si sur la note; le restaurateur aurait le courage d'appeler rat un rat. Il n'en eut pas le courage et mis *salmis de gibier*.

—Un journal dit, à propos des pourparlers entre M. Thiers et M. Bismarck.

"Il est difficile d'imaginer deux diplomates plus différents au physique et au moral.

Le Français petit de taille; son parler une vraie musique, ses manières pleines de grâces; le Prussien haut de stature, à voix forte, plutôt l'air d'un soldat que d'un homme d'Etat; séduisant quand il le veut, mais souvent grossier et brutal. Tous les deux ils sont parmi les plus rudes abatteurs de besogne; M. Thiers se lève à quatre heures du matin; c'est l'heure où le chancelier se couche.

—Une jeune dame qui n'aime guère l'odeur de la pipe évidemment, entendant discuter sur l'invention des machines à vapeur qui consomment leur propre fumée au fur et à mesure, fut frappée de l'ingéniosité de ce procédé mécanique, et s'empressa de dire qu'il devrait être appliqué à tous les fumeurs de tabac. Que la majorité des dames s'empare de cette idée-là, et adieu les beaux jours de la pipe et du cigare!

Dernièrement, il est mort un mormon, qui laisse vingt femmes siennes pour le pleurer ou l'oublier, ça dépend. Lorsqu'il s'est agi de former la procession du convoi funèbre, elles se querellèrent assez longtemps sans pouvoir décider laquelle

marcherait la première à la suite du cercueil. Enfin, pour en finir, elles consentirent à marcher toutes de front sur une seule ligne. C'était la première fois qu'elle s'accordaient aussi bien.

Un officier de l'Artillerie Royale, commandant de la 10e brigade de ce corps stationnée à Malte, écrit ce qui suit à une personne de Québec.

Nous avons ici une jeune dame canadienne, une prima donna, qui fait fureur à Malte. M'est avis que vous devez être fier d'avoir une personne de votre nation, aussi distinguée. Rien de plus exquis que sa voix, de plus parfait que sa méthode. C'est l'idéal d'une cantatrice que j'avais rêvé. Son nom est Emma Albani, c'est son nom de profession, mais en réalité c'est Mlle Emma Lajeunesse, de St. Hyacinthe, près de Montréal. Son père était professeur de musique et reconnaissant en sa fille un talent supérieur pour la musique, l'envoya étudier à Milan au Collège de musique. La première soirée, il y a huit mois, qu'elle parut sur la scène, le directeur de l'opéra ici, se trouvant présent à Messine. Il lui offrit un engagement que, par bonheur pour nous, elle accepta. Elle va partir bientôt; elle a d'autres engagements beaucoup plus importants et plus avantageux que celui de l'opéra de Malte.

Un officier allemand à Versailles a tenu ce langage à un correspondant : Trochu est en état de sacrifier six de ces hommes pour trois des nôtres, et si telle est sa détermination, il ne restera plus un seul de nous quand il aura encore 50,000 hommes."

Un des généraux de la guerre américaine, Joe Hooke, connu sous le nom de "fighting Joe" ne veut pas mourir avant d'avoir fait la guerre au Canada. Dans un récent discours à Cleveland, Ohio, il a dit qu'il pourrait trouver 100,000 hommes pour envahir le Canada et qu'il voulait se battre avec eux dans cette guerre qui doit lui faire du bien au cœur et soulager sa vieillesse. Pauvre Joe!

LE GÉNÉRAL TROCHU ET LE PAPE.

Dans une lettre pleine de sympathie pour la cause du St. Père, le général Trochu déplore les événements qui empêchent la France de venir à son secours. Il espère que ces obstacles seront bientôt dissipés.

Pour lui, il avait d'abord décidé de chercher la retraite aussitôt qu'il aurait accompli sa mission à Paris, mais le dépouillement du St. Père et l'usurpation italienne l'ont déterminé à abandonner cette résolution et sa première tâche après celle-ci accomplie sera de travailler à la restauration du trône pontifical.

EPISODES ET NOUVELLES.

Le gouvernement français a reçu de Chine des nouvelles favorables. Le télégraphe de Sibérie lui a transmis le résultat de la longue et épineuse négociation poursuivie par le chargé d'affaires, M. le comte de Rochechouart, pour obtenir la réparation du massacre de Tien-Tsin: les meurtriers ont été exécutés, trois mandarins prévenus de complicité, déportés, et une indemnité a été payée pour les familles des victimes. En outre, une ambassade spéciale est partie, apportant en France les excuses du gouvernement chinois. Ces envoyés voyagent accompagnés d'un des interprètes de notre légation. Ils arriveront à Marseille à la fin de décembre.

Nous lisons dans l'Union Franco-Comtoise du 29 octobre : "Nous dénonçons à l'indignation de toute âme honnête un acte de barbarie qui caractérise à lui seul le système prussien dans cette guerre. Il n'y a pas plus de loi aux yeux de nos ennemis. A l'avenir, on saura qu'il faut se garantir, en les voyant arriver, non pas seulement contre le pillage, mais contre l'assassinat.

"M. Michaud, instituteur à Cussey, âgé de 40 ans et père de deux enfants, se trouvait près de l'église, à l'heure du départ des Prussiens, lundi dernier.

"Il venait, croit-on, de remonter l'horloge du village. Cette horloge frappait au même moment dix heures. Ce n'était pas un signal retentissant. La régularité des coups indiquait, sans qu'on pût s'y méprendre, que c'était une horloge qui sonnait.

"L'officier qui commandait les Prussiens n'ordonna pas moins de saisir l'instituteur comme coupable d'avoir sonné le tocsin.

"L'instituteur explique que c'est l'horloge qui sonne et qu'elle a toujours sonné pendant qu'ils étaient à Cussey. On ne le croit pas, on l'on fait semblant de ne pas le croire, et il est emmené par la colonne prussienne.

"Mais le curé intervient contre une arrestation aussi arbitraire. Il est lui-même menacé d'être emmené comme prisonnier. Il explique le mécanisme de l'horloge et à quel point l'instituteur est innocent; on ne veut point le croire.

"Les Prussiens l'ont laissé libre cependant mais ils ont persisté, malgré ses représentations, ses observations et ses supplications, à garder l'instituteur.

"On pouvait croire qu'il ne serait que prisonnier de guerre. C'était là déjà un fait inouï et révoltant.

"Ils l'ont fusillé!

"Son cadavre a été ramené deux jours après, au milieu de la consternation universelle.

"M. Michaud était aimé et honoré à Cussey et aux alentours. Sa mort, c'est-à-dire son assassinat, a été regardé comme un malheur public.

"Jamais cruauté semblable ni mépris plus grand des saintes lois de la justice! jamais ennemi plus barbare!

"Il n'y a plus à se le dissimuler, c'est la guerre d'extermination qui commence et qui doit être faite. Ce trait de barbarie n'est pas une exception. Nous avons donné la nouvelle que quarante citoyens, dans les environs de Voray, avaient été fusillés sans plus de raison que l'instituteur de Cussey."

Depuis deux mois, les journaux sont remplis de détails navrants sur l'indiscipline de notre armée et sur l'impérieuse nécessité d'y mettre un terme.

A ce propos, le Français rapporte un incident caractéristique et saisissant qui peut se passer de commentaires :

Un colonel était, il y a quelques jours placé à la tête d'un régiment en formation dans une ville du centre, à Nevers, si

nous sommes bien informés. Les officiers, assez rares du reste, passaient leur temps au café. Les soldats allaient au cabaret, et dans de plus mauvais lieux encore. On rentrait à son heure, chacun avait peu de souci des rappels. Des exercices, on en faisait peu ou point.

"Cela ne peut durer," dit le nouveau chef. Et pour le lendemain il ordonne un long exercice qu'il commande lui-même; une promenade militaire occupe l'après-midi; le surlendemain commence par une longue marche, et, après la soupe, le soldat est appelé à l'exercice.

Aussitôt de sourdeurs circulent dans les rangs: "Qu'est-ce que ce nouveau venu? mais il faut le f... à la porte.—Non! ce n'est pas assez, il faut lui casser la mâchoire." (C'est autrement que tout cela fut dit.) On était prêt à se révolter.—Le chef fut informé de tout.

Le troisième jour, après un long et pénible exercice, le colonel arrive seul dans la cour de la caserne; un vieux soldat, qui avait beaucoup parlé et surtout beaucoup bu à la cantine, voit passer son chef, il court lui faire les représentations du régiment, et c'est le poing sur le nez qu'il lui parle.

Froidement, sans colère, le colonel tire un pistolet de sa poche, et brûle la cervelle à l'insolent révolté; puis, il fait battre le rappel, et seul à côté du cadavre, il dit à ses soldats:

—Vous êtes trois mille ici, et je suis seul; vous pouvez m'assassiner; mais vous tuerez un homme de cœur, qui vient de punir un lâche et un traître.

On répondit par le cri de: "Vive le colonel!" Et depuis ce temps-là l'ordre et la discipline sont rentrés dans le régiment, qui s'exerce chaque jour et a dû rencontrer l'ennemi.

Dix régiments comme celui-là ne reculeront pas devant quinze régiments prussiens.

Nous recevons les détails suivants sur la mort du commandant Arago, tué glorieusement à la tête de son bataillon, dans la funeste journée d'Orléans:

Depuis dix heures du matin, le régiment étranger tenait l'ennemi en échec, ne cédant que pied à pied, et vendant chèrement le terrain.

Sa retraite s'opérait dans un ordre parfait sous une pluie de balles et d'obus.

Le commandant Arago, qu'on avait toujours vu au milieu du feu, payant largement de sa personne, venait de mettre pied à terre, abandonnant son cheval, que le bruit affolait.

Toujours impassible, il continuait à diriger la retraite, tout en roulant une cigarette avec une aisance admirable. Mais, hélas! la mort n'est point désarmée par le spectacle de la bravoure.

Tout à coup le commandant Arago chancelle, s'affaisse. Une balle venait de le frapper au milieu du front.

Sa mort fut instantanée. Le capitaine de Villeneuve, un des rares survivants de cet héroïque régiment, de qui je tiens ces détails, me disait les yeux humides:

"Le commandant Arago était aimé de tous pour son humeur facile, sa bienveillance, sa générosité, et, par-dessus tout, pour sa bravoure éprouvée. Nous perdons un ami rare, et le régiment un de ses meilleurs officiers."

J'ajouterai: le pays perd un de ses enfants les plus chers, dont le grand nom résume aujourd'hui toutes les vaillances avec toutes les capacités.

Le général d'Henecourt, arrivé en ballon, le 10 courant, de Paris à Lille, confirme ce qu'ont toujours dit les dépêches françaises, mais ce qu'ont toujours nié les rapports allemands et anglais, à savoir que les batailles du 30 novembre et du 2 décembre ont incontestablement été des victoires pour les Français, lesquels ont capturé quinze mille prisonniers prussiens et six canons. Le général ajoute que les habitants de Paris n'endurent aucune privation, et que le sentiment de la population est excellent. Il est parti de Paris pour assurer la coincidence des mouvements des diverses armées françaises.

M. BLAIN DE ST. AUBIN.

Quoiqu'on n'ait pas l'habitude de publier de discours et de lectures, nous croyons devoir nous départir de cette règle en faveur de M. E. Blain de St. Aubin. Il y a des choses si intéressantes et si plaisantes dans sa lecture que nous n'avons pas eu l'énergie de refuser à nos lecteurs le plaisir de la lire. Nous en publions dans ce numéro la première partie, l'autre paraîtra dans le prochain. M. Blain de St. Aubin est déjà connu avantageusement dans notre monde littéraire et artistique, nous n'avons pas besoin, pour le moment du moins, de louer son talent.

NOS CHANSONS ET NOS CHANTEURS.

CAUSERIE

Lue à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, le 7 décembre 1870, par M. E. B. de St. Aubin.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

I.

La caricature et la chronique, deux redoutables auxiliaires du journalisme, ont plus d'une fois maltraité les chanteurs; elles ne les ont pas supprimés.

Des critiques austères ont voulu déprécier le rôle de la chanson et même la proscrire; elle s'est gaiement vengée et l'on chante toujours.

Qu'est-ce donc qu'une chanson, et qu'est-ce qu'un chanteur?

La chanson est un genre de poésie auquel il est facile d'adapter de la musique et qui peut traiter les sujets les plus divers. L'harmonie et la variété donnent à la chanson un attrait puissant et une influence considérable.

Le chanteur est celui qui récite l'air et les paroles d'une chanson. Le type du chanteur présente des variétés infinies.

La plus commune dans notre pays où nous n'avons point encore l'Opéra en permanence, est celle du chanteur de salon ou de concert qui soupire "la romance" et parfois, dans un accès de courageuse témérité, attaque le "grand air" ou la "cavatine" d'opéra.

La "romance domine," règne en souveraine dans nos salons et nos concerts: je veux en dire quelques mots. A l'âge des

illusions, j'ai fait une collection de romances. Examinons-la, si vous le voulez bien; il y en a de tous les prix: trente-sept centimes et demi pour celles qui ne peuvent faire naître que des émotions douces et paisibles; ce sont les "romances" proprement dites: trois couplets, en général, aboutissant chacun à un refrain langoureux, plus,—le tout pour trente-sept centimes et demi,—une lithographie très-pâle qui représente une jeune fille plus pâle encore, racontant je ne sais quoi à un jeune homme couleur feuille de rose, thé fané, mais orné d'une moustache noire élégamment cirée au cosmétique de Paris;—je reviendrai tout-à-l'heure aux paroles.

Cinquante centimes (de piastre) pour les "romances dramatiques": un feuillet de plus que les précédentes et un accompagnement de piano très-noir, très-surchargé de ce que les musiciens appellent "notes en tremolo," c'est-à-dire destinées à faire le plus de bruit possible. Quant à la gravure: une femme assise au bord de la mer, sur un rocher; le vent a enlevé le chapeau de cette femme, et l'obligeant gamin qui doit le lui rapporter n'est pas visible dans la gravure. Les cheveux de cette femme flottent en désordre, elle a l'air au désespoir et chante quelque chose à un petit navire légèrement perceptible dans le lointain et qui n'a pas l'air de l'entendre.... Ce qu'elle lui dit, nous le saurons dans un instant.

Pour quatre-vingts centimes ou une piastre, j'ai trop souvent acheté ce que les musiciens appellent des "grandes scènes historiques et dramatiques." Tous les personnages célèbres dans l'histoire depuis César et Cléopâtre, jusqu'à Marat et Charlotte Corday, figurent dans ce genre de compositions et y racontent parfois des choses ineffables de naïveté, pour ne pas dire davantage. La musique y parodie le grand opéra, la rime parodie l'histoire. Je dois ajouter que les grandes scènes historiques et dramatiques sont comme les romances, ornées d'une lithographie qui représente, par exemple, une femme dont les traits insipides rappellent certaines gravures de modes publiées il y a quarante-cinq ans. Cette lithographie est le complément essentiel de toute "grande scène historique et dramatique," et un excellent moyen (avouez-le) pour former le goût de la jeunesse. Je ne prétends pas, néanmoins, que, dans ce genre de compositions, il n'existe pas des choses fort belles, que vous avez fréquemment applaudies.

Mais que disent les romances où il y a toujours une demoiselle pâle, un monsieur jaune ou une femme désolée, qui a perdu son chapeau sur le bord de la mer?

Le monsieur jaune dit à la demoiselle pâle:

"Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre."

Chose très-certaine et que nous savions déjà, du moment où les jours d'un malheureux *quidam* sont condamnés, il doit quitter la terre; M. de la Palisse n'aurait pas dit mieux.

Le monsieur jaune continue:

"Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour."

Mon bon monsieur jaune, je préfère à votre lamentation ce vieux refrain gaulois:

"Ah! quel plaisir
De mourir,
Quand on est sûr d'en revenir."

Mais, comme vous le dites fort bien, on n'en revient pas nous savions.

Pourtant le monsieur jaune termine par une pensée très-juste:

"Si vous m'avez aimé, vous priez Dieu pour moi."

Oh! oui, pâle jeune fille, priez dieu qu'avec la santé il rende la raison à votre lamentable amoureux car, chez lui, de l'une et de l'autre le besoin se fait également sentir.

Il existe une autre romance dans laquelle la chanteuse répète quatorze fois de suite les mots suivants: "Dites-lui que je l'aime," "Dites-lui que je l'aime," dites-lui que je l'ai-ai-ai-ai-me," avec toutes les roulades et fioritures de mise en pareille circonstance. Certaine demoiselle fort aimable, et aussi judicieuse que bien élevée, chantait un jour ce refrain. La romance terminée, un vieux monsieur s'approche de la chanteuse et lui dit:

—Ma chère enfant, vous ne l'aimez certes pas tant que cela, mais enfin si la chose pouvait vous être agréable, donnez-moi son adresse et je me ferai un plaisir de lui transmettre votre commission."

La demoiselle comprit, déchira la stupide romance et ne vent plus la chanter devant âme qui vive.

Mais ces affreux faiseurs de romances prennent plaisir à badigeonner tous les sujets!

Un soir, j'étais dans une salle de concert et j'aperçois sur le théâtre un beau grand jeune homme qui criait à tue-tête:

"Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit!"

—"Le petit a grandi," murmura un farceur qui se trouvait près de moi.

—Non, lui dis-je, il doit être quelque part dans un coin de la scène et nous ne le voyons pas, car le petit ne saurait être ce grand gaillard de six pieds et demi ou sept pieds, sur quatre de large, mesure anglaise.

C'était pourtant lui! Avez-vous jamais rêvé une combinaison plus absurde? Cette "romance dramatique" s'appelle *La Plainte du Mousse*, et il y est dit que "tous les matelots sont des hommes méchants."

Par respect pour la morale, notre gouvernement doit donc renoncer au projet de former une marine canadienne; je prends la liberté de lui donner en passant ce bon avis.

Une "romance dramatique" bien connue et très souvent chantée dans nos salons, a pour titre: "*Le mouchoir de Thérèse*."

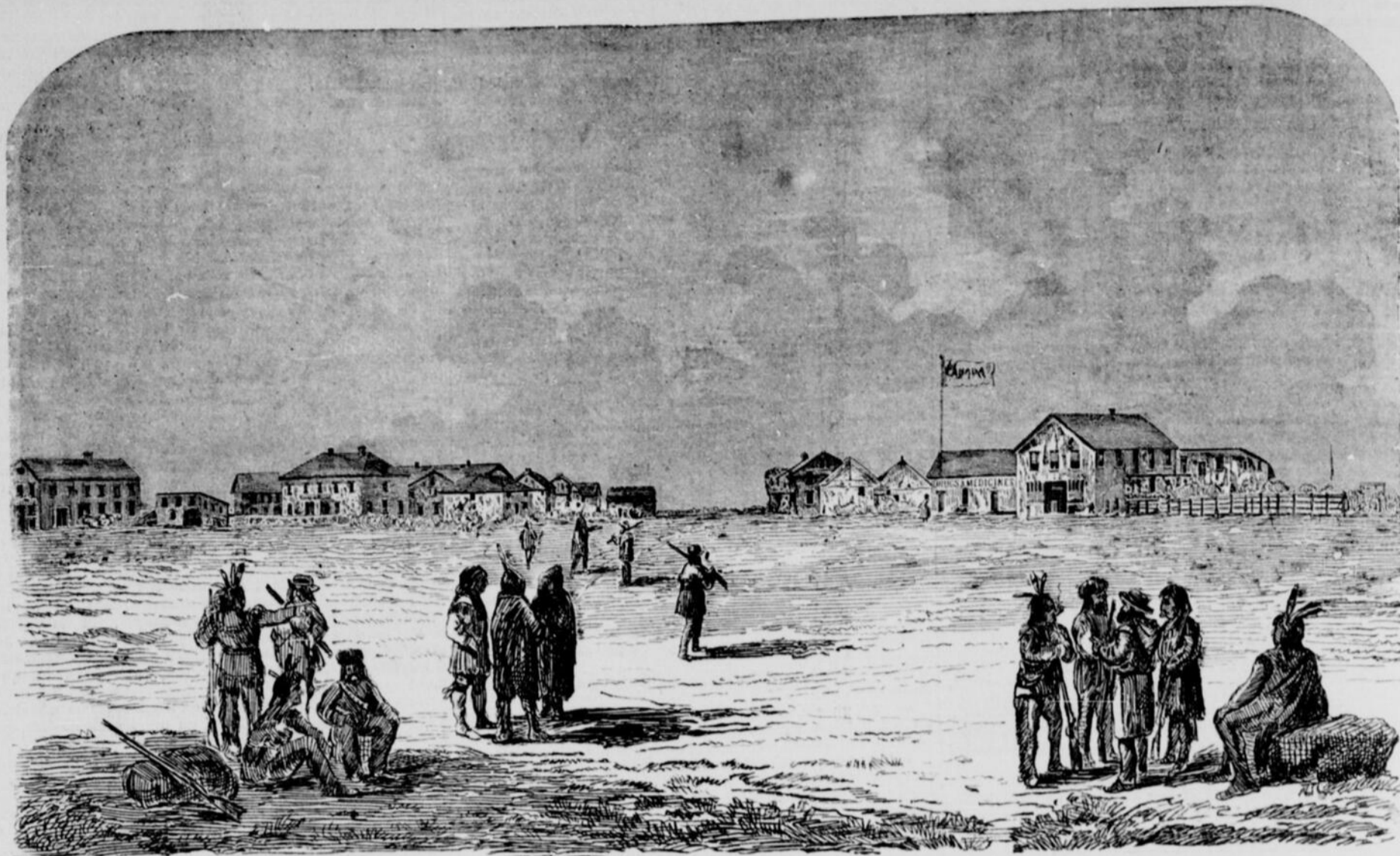
Thérèse est au bord de la mer, sur un rocher. Elle a perdu son amant qui vogue sur un petit navire, dans le lointain, et ne saurait entendre les plaintes de sa bien-aimée; elle a perdu son chapeau que le vent emporte je ne sais où à travers les écueils de la côte, mais il reste à Thérèse les yeux pour pleurer et son mouchoir pour les essuyer. Puis le refrain ajoute:

"Elle agitait son blanc mouchoir."

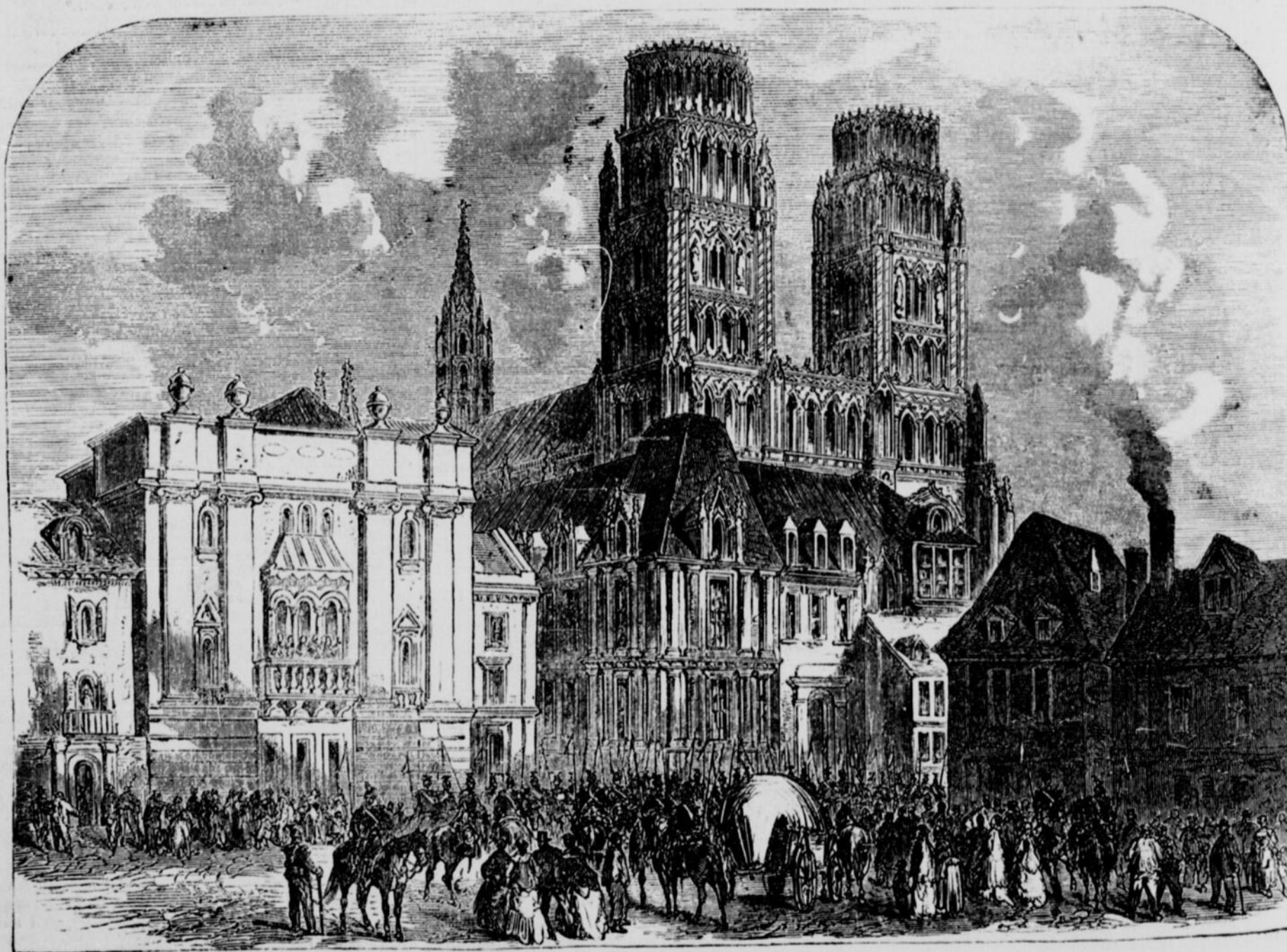
Remarquez ici, mesdemoiselles, la haute portée morale de cette chanson: Elle vous apprend, en effet, que Thérèse était une fille d'ordre, et que la veille du départ du petit navire qui "emporte la moitié de son cœur," (Style des romances), malgré l'affliction profonde où elle devait être plongée, elle avait soigneusement lavé et repassé son mouchoir, "son blanc mouchoir."

Comme tout cela est poétique!

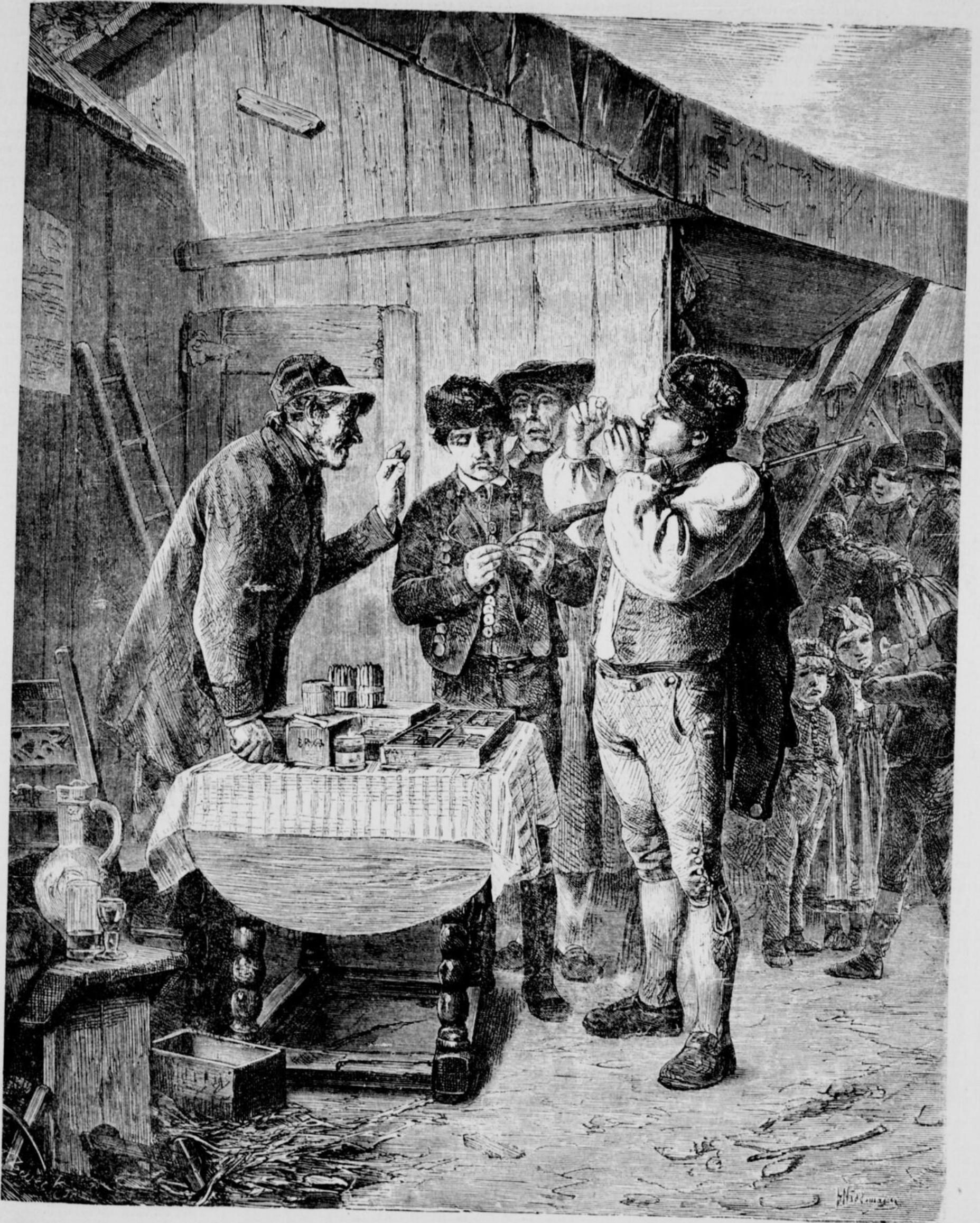
Je pourrais prolonger ces citations à l'infini; je m'en tiendrai à celles que je viens de faire. Les romances que j'ai ci-



VILLE DE WINNIPEG.



PLACE DU MARCHÉ ET HOTEL-DE-VILLE, ORLÉANS.



LE VENDEUR DE CIGARES.

tées sont déjà un peu vieilles, mais bien des compositions plus nouvelles ne valent guère mieux.

Dans une page finement tracée, Louis Venillot a dévoilé tout le secret de la fabrication des romances. Je lui laisse un instant la parole :

« J'avais, dit-il, un ami nommé Ulric Pinson, sous-chef de bureau et poète. Il faisait des romances dont un autre pinson, nommé Douillet, composait la musique, et qu'un troisième pinson, nommé Canard, saupoudrait d'une lithographie. Ces trois pupilles des muses vendaient le tout à un marchand qui donnait à chacun d'eux trente-trois francs, trente-trois centimes et qui lançait l'œuvre dans le monde. C'était toujours le même prix, et toujours la même chose : un monologue qui traitait de l'éternité de l'amour. Douillet y incur-

taut des bémols, Canard illustrait d'une figure de femme qui avait la bouche moins grande que les yeux et les cheveux pendants en oreille de chien. Aucun ne sortait jamais de là ; Pinson surtout s'y tenait malgré quelques réclamations des autres.—Pinson, disait le pauvre Douillet, tu es ennuyeux ; tu me fais toujours du Lamartine ; ça ne varie pas l'inspiration. Donne moi donc du Musset!—Moi, disait Canard, je voudrais un peu de drame. Pinson était de bronze et persévérait dans les sentiments doux. Il taillait la plume, se coulait dans ses grande-manches en percaline noire, prenait le papier du gouvernement et écrivait en anglais quelque chose sur l'éternel amour. Il y avait toujours un ange, un cœur et un pleur. Que ce malheureux nous a fait rire ! C'était l'homme du monde le plus rangé. Il se vantait de n'avoir jamais ou-

blié son parapluie, et il n'aimait pas une couturière nommée Hortensia, qu'il a épousée. Son mariage lui a inspiré trois romances : une sur la première entrevue, une sur le oui fatal, la troisième sur la mort de son premier enfant, qui n'est pas né. Dans chacune de ces romances, il y a un amour éternel un ange, un cœur et un pleur : et toutes trois, s'il vous plaît ont fait fureur.

« Or, un soir, dans un très-beau salon, voilà une très-belle comtesse, grande, bonne, parée, illustre, que vous dirai-je ? un cygne à plumes de paon, un air de reine, une voix de poète, et, pour compléter l'étage, un esprit de femme ; voilà cette filleule des fées qui se met au piano et qui nous chante une poésie de Pinson. Hélas ! oui, paroles de Pinson, musique de Douillet, lithographie de Canard ! Je vous assure que tout

Romances de Venillot

le charme de la voix, toute la splendeur de la beauté, ne parvenaient pas à en faire quelque chose de supportable; et l'éclat incontesté de sa vertu n'en faisait rien d'innocent.

"Sans doute, s'il n'y avait eu là, pour écouter, que des hommes et des mères de famille, la pinsonnerie serait restée ce que son auteur l'avait faite, une pure bêtise. Mais le salon était plein de grandes petites filles, dont deux ou trois regardaient en dessous.

"Pinson, prenant la parole et révélant son cœur en pareille compagnie! Pinson, l'époux d'Hortensia, interprété par une comtesse!... Je ne pouvais digérer la scène. Pinson se transfigurait. J'avoue que personne ne paraissait choqué. L'ange, le cœur, le pleur passaient comme un verre d'orgeat; cela semblait tout simple, et l'on n'y prenait pas plus garde qu'à un sujet de pendule. Par parenthèse, la pendule représentait Madame de La Vallière aux pieds de la croix, et Louis XIV aux pieds de Madame de La Vallière. Sujet monarchique et religieux.

"La romance finie, grands compliments de tous côtés. Charmant! adorable! divin! et autres extases pinsonniennes. C'est bien bête de se moquer de Pinson; c'est rire au nez de beaucoup d'honnêtes gens!

"J'avais désiré entendre chanter la comtesse, et je crus que je lui devais aussi quelque fadeur. J'avancai, le courage me manqua. Il me sembla que Pinson était là, et que c'était lui qui allait recevoir mes hommages. Quelle revanche de ses chants exécutés par moi, quand nous étions du même bureau! Je restai la bouche close, non sans un peu d'embarras. La comtesse voulut s'en amuser.—Eh bien! me dit-elle, j'ai chanté, vous m'en avez prié, voyons votre compliment.—Hélas! madame, vous avez été parfaitement bonne de chanter, vous avez chanté parfaitement, et je vous serai parfaitement obligé si vous me dispensez d'en dire davantage.—C'est parfait, dit-elle, continuez.—Que m'ordonnez-vous, madame? J'ai une opinion sur les romances.... — Vous n'aimez point les romances? — Je l'avoue en tremblant, madame.— Pas même celles que je chante? — Celles-là, madame, moins que les autres, je le dis hardiment.— C'est comme moi, mais il faut voir vos raisons. Vous ne me direz point que je chante mal; c'est ce que j'ai chanté qui vous déplaît. Qu'est-ce que j'ai chanté? Allons, ne craignez pas de me rendre un service. Eh bien! madame, vous avez chanté ce que, pour rien au monde, vous ne voudriez dire.

"Elle réfléchit un instant, me tendit la main, et reprit:— Je vous écoute.

"Véritablement, madame, c'est un service que j'ose essayer de vous rendre. Comment se peut-il que votre mémoire retienne et que votre voix répète ces platitudes? que trouvez-vous donc là-dedans?—Rien du tout? Des sons.—Mais ils ont un sens. Premièrement, vous faites tort au bon goût, aux beaux vers, quand vous daignez redire ces rimes fades, alignées par une main vouée à la tenue des livres. Ah! si vous connaissiez Pinson!—Quel Pinson?—L'auteur de tout cela. Un employé, une ombre jaune qui va de son bureau à sa chambre, un parapluie sous le bras. Rien dans la tête, rien dans le cœur, rien sur le visage. En même temps que son parapluie, il porte un dictionnaire de rimes d'où il tire des poésies qu'on lui paie trente-trois francs, trente-trois centimes, et que les belles dames vont chanter en belle parure, pour charmer le beau monde et faire mourir de chagrin les vrais poètes. Ce soir, madame, quand vous serez seule, récitez-vous à haute voix la romance de Pinson, en pesant un peu les mots. Votre prière n'y perdra rien. Pinson parle de ciel et d'amour: vous verrez qu'il n'a jamais senti battre son cœur. Mais les mots y sont; ils forment un scabreux mélange sur lequel je crois au moins téméraire d'attacher l'attention des enfants sérieux qui sont ici. Dans quelques années, lorsque votre fille aura quinze ans, vous plairait-il qu'on vint lui dire ou lui chanter qu'il faut aimer, que l'amour est le bonheur, qu'il y a des messieurs et des demoiselles sur la terre qui s'appellent entre eux des anges, qui se disent que l'amour est éternel? Et quand c'est vous qui donnez un charme à ces sottises, vous si pieuse et si honorée, qui voulez-vous qui les blâme?"

Ainsi donc, mesdames et messieurs, vous voilà bien avertis; les trois quarts des romances que vous chantez, que vos jeunes filles chantent, servent de la fabrique Pinson, Douillet, Canard et Cie.

Bien des dames et demoiselles canadiennes ne dédaignent pas de chanter, à l'occasion, une romance anglaise. Je dois leur dire, à ce sujet, que la maison Pinson, Douillet, Canard et Cie a de nombreuses succursales en Angleterre et en Amérique. Les mânes du grand Shakespeare doivent fremir d'indignation s'il peut entendre massacrer de la sorte la langue dont il fut presque le glorieux créateur.

Mais je ne veux pas tomber ici dans une exagération qu'on pourrait me reprocher à juste titre: nul doute que le répertoire français et le répertoire anglais abondent en compositions dont la musique est fort belle et dont les paroles sont plus belles encore; nul doute que nos amateurs musiciens, dames et messieurs, nous font tous les jours connaître grand nombre de ces excellentes compositions. Voici, pourtant, un fait qui donne à réfléchir et dont il est facile à chacun de vérifier l'exactitude: entrez chez le premier marchand de musique venu, et vous constaterez que les romances les plus naïves, (parfois les plus immorales,) se vendent rapidement, tandis que la vente des compositions vraiment belles est lente et souvent nulle. J'ai trouvé un jour, chez un de ces marchands, l'*Ode à une jeune fille*, par Victor Hugo, une des plus belles productions de ce grand poète à l'époque où il n'avait pas encore traîné sa muse dans les égouts de Paris. Ce chef-d'œuvre a été mis en musique par plusieurs compositeurs habiles; or, notre marchand m'assure qu'il avait ce morceau depuis trois ans dans son magasin et que personne n'en voulait. En revanche, des balivernes dont la musique est aussi insignifiante que les paroles, comme *Les feuilles mortes*, *Le pied qui r'mue*, *Le mouchoir de Thérèse*, *Le pied d'mouton*, et autres se vendent avec une rapidité inquiétante pour le bon goût et le sens commun.

Je rechercherai l'explication de ce fait en parlant de "Nos Chanteurs."

L'autre jour, en feuilletant *Le Foyer Canadien*, j'ai trouvé au volume IV, p. 25, la phrase suivante dans une étude sur "Le Mouvement Littéraire" par M. l'abbé H. R. Casgrain:

"Nous pouvons donc l'affirmer avec une légitime assurance..... nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale."

Une simple question à ce sujet:—La chanson ou, autrement dit, la poésie chantée doit-elle être exclue de ce mouvement littéraire?

"Ce pauvre peuple a besoin de chansons" a dit un grand

poète. Or si l'on n'essaye pas de lui en apprendre de bonnes, nous entendrons longtemps les dames et messieurs amateurs canadiens nous débiter—*La Lorette de la veille*, *La Lorette du lendemain*, *Le pied qui r'mue*, *Le pied d'mouton*, *Ce qu'il faut à moi*, *c'est toi*, etc., etc., et autres inepties importées des bas-fonds de la société parisienne, élucubrations misérables qui ne "portent" ni "l'empreinte du peuple français," ni (bien moins encore) celle du peuple canadien.

Cela m'amène à vous dire que nous allons parfois chercher bien loin ce que nous avons chez nous, et que nous négligeons trop les compositions vraiment canadiennes.

"Mais nous n'en avons pas!" m'affirme un "beau chanteur" dont l'album est rempli de pinsonneries superbement illustrées.

Ce n'est pas moi qui devrais avoir la tâche de combattre un pareil préjugé; mais puisque l'occasion s'en présente, j'en ferai justice en peu de mots."

Voici une chanson canadienne:

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher.
Sur le rivage, il se fait tard,
Chantons, chantons l'air du départ:
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Pourquoi donner la voile au vent?
Pas un zéphyr ne ride le courant,
Quand du bord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Sur Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur son mirage noir!
Patronne de ces verts îlots,
Ste. Anne, aidez nous sur les flots!
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit
Le rapide est proche et le jour finit.

Cette chanson fut composée vers 1837 et est signée d'un nom cher aux lettres canadiennes: F. RÉAL ANGERS.

En voici une autre dans un genre différent:—

Le grand-père, à quatre-vingts ans,
Est très-vert pour son âge,
Sa morale de l'ancien temps
L'est encore davantage:
"Mes fils, dit-il, n'osèrent pas
"Désertir ma chaumière
"Pour aller l'oublier là-bas
"Sur la terre étrangère;
"Et vénérant par-dessus tout
"La langue des ancêtres,
"Ils la parlaient, libres partout,
"Devant nos nouveaux maîtres!"
Grand-père, ah! grand-père, à présent,
C'est différent, c'est différent.

"Leurs soucis n'étaient pas non plus
"D'être savants quand même.
"En science, du superflu
"Nous faisons tous carême.
"Franc, jovial et craignant Dieu,
"(O temps que je regrette!)
"On croyait au curé du lieu
"Sans croire à la gazette.
"Et le soir, rentrés au logis,
"Les enfants et le père,
"Chacun mettait pour le pays
"Un mot dans sa prière."
Grand-père, etc., etc.

"Les bras des fils faisaient valoir
"La ferme paternelle,
"Tous savouraient dans le devoir
"La paix universelle,
"Filles, garçons, jeunes et vieux,
"Vêtus d'habits commodes,
"Ignoraient dans ces temps heureux
"L'esclavage des modes.
"Le luxe, suivi des huissiers,
"N'infestait point les routes,
"Nul ne craignait ces officiers,
"Corbeaux des banqueroutes."
Grand-père, etc., etc.

Le bon vieillard nous dit parfois,
Branlant sa tête blanche:
"Bientôt va s'éteindre ma voix
"Dans la tombe où je penche;
"Gardez, oh! gardez dans vos cœurs
"Votre foi toujours vive!
"Gardez votre langue et vos mœurs,
"Enfants, quoiqu'il arrive!
"A l'union des canadiens
"Doit tendre votre vie:
"Jadis c'était de tous les biens
"Le seul digne d'envie."
Grand-père, ah! grand-père, à présent,
C'est différent, bien différent.

Cette chanson fut composée en 1863, et est signée:

BENJAMIN SULTE.

A mon humble avis, ces chansons "portent vivement l'empreinte de notre peuple" et de la grande nature du Canada.

A vous de juger, mesdames et messieurs, si elles valent comme poésie, "Les feuilles mortes" et le "Monsieur jaune," ou "Le mouchoir de Thérèse" et "La femme qui a perdu son chapeau."

Je termine ici la première partie de mon programme. Je vous ai parlé de "Nos chansons;" je vous dirai tout-à-l'heure quelques mots bien courts au sujet de "Nos chanteurs."

La fin au prochain numéro.

Une femme du nom de Testis Mailloux cuisinière, l'été, à bord des bateaux à vapeur, a voulu faire croire qu'au lieu de \$35.00 elle en avait données 90 à changer à un marchand de fourrures de Montréal et que le marchand qui est connu pour un honnête homme avait refusé de lui rendre la balance qui lui appartenait. Elle eut même l'audace de faire arrêter ce marchand qui n'eût pas grand peine à prouver qu'il était victime d'une ruse odieuse. Il a dû à son tour faire arrêter cette femme pour parjure.

AVIS.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner les lacunes et négligences qui pourraient se trouver dans notre journal jusqu'au premier Janvier prochain. Nous nous préparons à commencer la nouvelle année avec quatre pages de plus: nous aurons à l'avenir quatre pages de gravures et huit pages de rédaction; le tout perfectionné autant que possible. Nous voulons nous montrer dignes de l'encouragement que nous avons trouvé dans tout le pays.

L'AGRICULTURE.

Nous avons reçu de M. Barnard, l'infatigable rédacteur de "*La semaine Agricole*," une très importante circulaire que tous les journaux ont reproduite. Il s'agit de la formation de concours agricoles que le Conseil d'agriculture a décidée, dans le but d'encourager la bonne tenue des fermes en accordant des primes assez considérables et de plusieurs classes aux cultivateurs les plus diligents et les plus expérimentés. L'espace ne nous permettant pas de publier en entier cette circulaire dans nos colonnes, nous en détachons la partie la plus saillante, celle qui explique le mieux la portée:

"Depuis bien des années on demandait de toute part l'établissement de Fermes Modèles qui pussent servir d'exemples aux cultivateurs et leur enseigner à produire le plus possible au plus bas prix de revient. Trouver les hommes capables de donner ces exemples dans chacune des paroisses du pays semble presque impossible; cependant, M. le Rédacteur, les prix offerts dès l'année prochaine pour les fermes les mieux tenues dans chaque paroisse et dans chaque comté, et les sages règlements qui établissent ce qui doit constituer une ferme vraiment bien tenue, feront certainement connaître au public quels sont dans notre pays les cultivateurs les plus avancés; les rapports des juges chargés d'accorder ces primes élevées et ces titres si honorables (établiront aussi les raisons pour lesquelles ces hommes doivent servir d'exemples aux autres cultivateurs de leur localité. On aurait donc trouvé le moyen d'établir des fermes comparativement modèles, et cela sans risques et sans déboires de la part du gouvernement. Inutile d'insister sur l'importance de cette mesure et sur l'immense portée de ses résultats, puisqu'on voit d'un coup d'œil ce que l'esprit d'émulation, renseigné par les livres et les journaux d'agriculture et les moyens d'instruction que le Conseil tient à répandre, assurera de progrès dans bien peu d'années. Mais ce résultat n'est possible qu'à une condition; il faut que les hommes de dévouement par toute la Province se mettent généreusement à l'œuvre pour aider le Conseil d'Agriculture à assurer le succès de cette mesure."

M. Barnard a été chargé de l'organisation de ces concours et il demande à tous les hommes pratiques de tous les Comtés qu'il va visiter de l'aider de leurs lumières, afin de mieux assurer le succès de l'œuvre.

Le Conseil agricole ne pouvait mieux choisir: Mr. Bernard est à la hauteur de la tâche qu'on lui confie. C'est un agronome très fort qui, attaché à son art, très modeste et faisant peu de bruit, rend d'éminents services à la belle cause qu'il sert avec dévouement, sans charlatanisme et de façon à lui mériter la reconnaissance du public. Nous lui souhaitons cordialement un succès digne de ses efforts persévérants.

J. A. M.

M. L. W. SICOTTE.

Nous offrons nos remerciements à M. Sicotte pour l'envoi de son dernier pamphlet contenant le cadastrage du Quartier St. Laurent. Il a pu, sans nuire à l'efficacité des services qu'il rend à la Commission du cadastre, comme l'un de ses principaux employés, publier des extraits du "Livre de renvoi officiel" en même temps que la loi devenait en force pour chaque quartier et quelle fois même avant. C'est un grand service rendu au public et il a fallu à M. Sicotte un courage plus qu'ordinaire pour consacrer ses veilles à un travail aussi considérable et aussi aride.

Tous les propriétaires et tous les hommes d'affaires devront se procurer cet extrait.

LE FRASER INSTITUTE.

L'hon. John Fraser de Berri, toujours à l'affût des grandes entreprises pour leur prêter le secours de sa parole, a prononcé, au Conseil Législatif, un excellent discours sur le bill incorporant cet institut, dû à la munificence d'un riche particulier.

LES ENSEIGNEMENTS DES EVENEMENTS CONTEMPORAINS.

Sous ce titre, messire Raymond, l'éminent Supérieur du Collège de St. Hyacinthe, vient de donner une magnifique lecture à L'Union Catholique de la ville de St. Hyacinthe. C'est presque un traité sur la philosophie chrétienne appliquée à l'histoire du jour. La noblesse du

style, l'élégance de la forme, la solidité du fond, la hauteur des pensées, cela va sans dire, sont les caractères distinctifs du travail du savant prêtre; c'est au *Courrier de St. Hyacinthe* qu'est échue la bonne fortune d'avoir la primauté de ce travail, dont nous reparlerons prochainement.

REVUE ÉTRANGÈRE.

La semaine qui avait mal commencé pour les français paraît avoir assez bien fini. La retraite de l'armée de la Loire et du gouvernement qui avait laissé Tours pour Bordeaux, l'inactivité de Ducrot et de Vinoy après leurs magnifiques sorties de Paris, tout faisait croire que la France avait joué ses dernières cartes. Paladines battu, comme tous les autres, n'avait pu accomplir la part que lui avait été confiée dans cette lutte terrible entreprise pour sauver Paris. Et les Prussiens plus audacieux que jamais recommençaient leurs courses à travers la France; on attendait leur arrivée même au Havre; en sorte que la France, à part les départements de l'Ouest n'était plus qu'un champ de carnage, une plaie immense; et le bombardement de Paris devait commencer le 17.

Mais ce n'était pas encore fini; pendant que Paladines traitait, le général Chanzy commandant une partie de l'armée de la Loire, tenait tête aux Prussiens et les forçait de retraiter après quatre jours de combat. Voici les détails de cette lutte. Le 7, les allemands ont attaqué les français le long de la ligne de Beaugency à St. Laurent-des-Bois, sans aucun succès. Le 8, ils ont renouvelé leur attaque avec un peu plus de succès que la veille. Le 9, les français prenant l'offensive à leur tour, ont remporté l'avantage. Le 10, ils ont encore commencé l'attaque et ont obtenu d'autres avantages. Le 16e corps seul a pris part à ces divers combats.

Les pertes des français, pendant ces quatre jours de batailles, n'excèdent pas celles des allemands. Gambetta est auprès du général Chanzy, qui va être renforcé par le 24e corps, général Fierrock, venant du Mans, et par le 25e corps, général de Paladines, venant d'Orléans.

La force de l'armée du prince Frédéric-Charles se trouve considérablement réduite. La 22e division n'a plus que 6,000 hommes au lieu de 16,000. L'armée se compose de cinq corps, comptant ensemble 105,000 hommes plus deux divisions de cavalerie.

En sorte que l'armée de la Loire qui reçoit tous les jours des renforts reprend sa marche vers Paris et va tenter encore une fois d'opérer sa jonction avec les forces de Ducrot et de Vinoy, Bourbaki et Jaurez commandant deux des divisions de l'armée. Les Prussiens essaient en vain de se rendre à Tours; après avoir pris deux fois Orléans, ils n'ont pu encore s'emparer de Blois qui se trouve à mi-chemin entre Tours et Orléans. Cette partie de la France sera à jamais célèbre dans l'histoire de la guerre. Combien de milliers d'hommes ont péri, là, depuis un mois? quelles luttes gigantesques, désespérées et sanglantes! C'est là que la Prusse et la France achèvent de se dévorer, que cette pauvre France essaie d'échapper à l'étreinte qui l'étouffe et la broie dans des flots de sang!

Pendant ce temps là Paris travaille, s'exerce et s'arme, espérant toujours que l'armée de la Loire et celle qui s'organise dans le sud de la France, vont arriver à son secours. Ducrot se dit certain de briser les lignes prussiennes, du moment que le canon lui apprendra que Paladines et Chanzy ont culbuté l'armée de ce terrible prince Frédéric. Le fait que les chefs prussiens pressent le bombardement de Paris, démontre qu'on commence à trouver le terrain brûlant de France; les trente ou quarante mille hommes qu'ils ont dû perdre depuis le premier Décembre autour de Paris et d'Orléans, ont fait un vide affreux et terrible à contempler. Ils se demandent combien il en restera d'eux, si la lutte se continue encore quelques semaines. Aussi on parle plus que jamais de restaurer l'empire.

Bismark dit que c'est le seul moyen de mettre un terme à la guerre, que la république se battra jusqu'à ce qu'elle soit épuisée, que la chute de Paris ne produira aucun effet, que la meilleure chose à faire est de faire des conditions avec l'empire, et laisser les français décider cette question entre-eux.

D'après les dernières dépêches, il semble que le Luxembourg serait le prix de la guerre et la récompense de la Prusse qui renoncerait alors à l'annexion de la Lorraine et de l'Alsace. On dit même que l'Angleterre favoriserait ce dénouement.

ROME.

Une dépêche spéciale de Versailles au *World* mande que l'envoyé papal est arrivé avec des dépêches importantes de la part du Pape à Bismark et au Roi.

Il est certain que le Roi a promis au Pape de lui rendre son pouvoir temporel aussitôt que la guerre serait terminée.

Un journal officiel, le *Volk*, annonce que le Roi a aussi déterminé de rétablir Napoléon sur son trône.

Le sentiment public à Rome est tellement contraire à une occupation prolongée des Piémontais, qu'on y dit, à qui veut l'entendre, que les zouaves pontificaux seront de retour à Rome pour la fête de Noël. Les piémontais partageant eux-mêmes ce sentiment, s'il est vrai, comme on nous l'assure, que les fonctionnaires italiens, qui se trouvent dans la Ville Eternelle, n'ont pas voulu louer de logements au-delà, du 15 décembre.

ÉTATS-UNIS.

Une dépêche spéciale au *Post* de Washington, dit que la nomination de Schenck, comme ministre d'Angleterre, sera bientôt soumise au Sénat, et on pense qu'il ira à Londres bientôt après les fêtes.

Ce n'est pas l'intention du Président ou de Fish de faire de futures négociations pour le règlement de la question de l'Alabama à Washington.

Schenck sera revêtu de l'autorité nécessaire pour renouveler cette question à Londres, si le gouvernement britannique en exprime le désir, et on regarde le temps comme favorable.

Il sera aussi chargé de régler la question des pêcheries que M. Gladstone, on a bonne raison de croire, désire extrêmement réglée.

L. O. D.

GAMBETTA ET PALADINES.

Le *Spectateur* de Londres, publie un article où il passe en revue ce qu'a fait depuis deux mois Gambetta pour la France, et il fait le plus grand éloge du jeune dictateur.

L'article se termine comme suit :

" Nous le demandons à nos lecteurs si l'homme qui en deux mois a rétabli l'ordre dans les grandes villes de France et la discipline dans les armées; qui, au milieu de désastres inouis, a lutté contre le désespoir national, d'une main étouffant l'hydre de l'anarchie et de l'autre faisant surgir des armées; qui, dans la fièvre de cette œuvre immense et au moment où il croyait qu'elle était à la veille de réussir, a eu la sagesse de s'arrêter pour accepter les préliminaires d'un armistice qu'il reprouvait, mais qu'il était prêt à accepter parce que ses collègues de Paris l'approuvaient; qui a déployé l'énergie d'un Jacobin et l'esprit politique d'un ministre anglais, est un homme à mépriser? Notre seul souhait, c'est qu'à l'heure du danger l'Angleterre trouve pour la servir un pareil homme. Au dire de certaines nouvelles, il va maintenant tenter lui-même les armes.

Il paraît évident, dit-on qu'on accuse le général Aurelles de Palladines d'avoir fait échouer le mouvement tenté pour percer les lignes prussiennes et qui se combinait avec la sortie de Ducrot. Palladines ayant battu en retraite, nonobstant les instances de Gambetta, Ducrot a dû se borner à se maintenir dans la position qu'il avait conquise en tuant, de l'aveu même du Duc, 32,000 Wurtembourgeois et en sacrifiant 20,000 des siens; et il attend une nouvelle tentative de l'armée de la Loire.

Cette tentative va être faite. Le commandement, enlevé à Palladines, a été divisé entre trois généraux. Mais pour diriger les opérations et faire agir de concert ces trois grandes divisions, il n'en faut pas moins un commandant en chef. Ce commandant sera évidemment le jeune et intrépide ministre de la guerre, Gambetta, qui s'improvisant général, devenant avec la force de la volonté et l'intuition du génie, un métier qu'il ignore, va tenter pour sauver la France un suprême effort.

FAITS DIVERS.

ROWDYISM.—Le 13 courant, vers 8 heures P. M., des cris se faisaient entendre près de la boutique de M. Villemère, carrossier de cette ville. On aurait dit une personne qu'on égorgeait... En effet, deux ou trois misérables s'étaient jetés sur l'un des hommes de M. Villemère et sans provocation aucune, paraît-il, cherchaient à l'assommer: Celui-ci se défendait de son mieux. D'autres *rowdies* stationnaient à l'autre coin de la rue et virent au secours de leurs camarades. Pendant ce temps, M. Laurent Dumas, homme âgé, ingénieur à bord du *Chambly*, s'en retournait paisiblement chez lui; il s'arrêta, soit pour mettre le holà ou pour faire son chemin à travers ces gens... C'est alors qu'il fut frappé, paraît-il, avec un morceau de bois franc, et si cruellement que le nez lui pendait... Il perdit connaissance, fut ramassé couvert de sang et la tête fendue en plusieurs endroits. Le Dr. Bruneau lui donna les premiers soins, et on le transporta à son domicile. Voilà ce que rapporte la *Gazette de Sorel*, et elle ajoute que c'est le troisième attentat de ce genre depuis un mois. C'est trop de progrès pour une ville modeste et de bon ton.

L'enquête tenue sur le corps de Emma l'Estrange, tuée sur le chemin de fer près de Richmond, est terminée. Il appert, d'après les témoins, qu'elle était dans les chars de première classe, lorsque le conducteur King en examinant son billet de passage—qui n'était que pour les secondes places—lui dit qu'elle eut à payer encore 65 centins si elle ne voulait pas être dérangée. Elle se leva alors excitée et demanda où étaient les chars de seconde classe. Le conducteur lui dit au garde-frein de les lui indiquer.

En passant du char où elle était dans un autre, elle tomba et les roues lui écrasèrent la tête. La défunte était une jeune fille de 17 ans, d'une belle apparence. Elle avait émigré d'Angleterre avec Miss Rye et se rendait à Québec pour se marier.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Un jeune homme, occupé à ranger les diverses marchandises qui encombraient les comptoirs, se trouvait seul dans la boutique.

Il venait de compter avec soin une douzaine de magnifiques paires de bas de soie qui, à en juger par l'exigüité du pied et l'extrême finesse de leur tissu, devait appartenir à quelque femme élégante, et il les empaquetait avec précaution à l'aide d'un papier blanc déployé sur le comptoir, lorsqu'un judas, percant le plafond au-dessus de l'endroit où il se trouvait, s'ouvrit soudain.

"Jean! dit une voix sonore partie de l'étage supérieur.

"Monsieur Bernard! répondit l'employé en levant immédiatement le nez et les yeux vers le ciel.

"Les bas de soie de Mme la marquise d'Herbigny sont-ils prêts?"

"Je suis en train de ficeler le paquet.

"Bon! Vous allez les porter tout de suite à l'hôtel de Mme la marquise. Vous savez qu'on les lui a promis pour ce soir.

—Oui, monsieur.

—Et l'habit de cheval de M. le comte de Somme?

—Il est prêt également; son premier valet de chambre l'enverra prendre demain par le jockey.

—Très-bien. Maintenant, fermez la boutique et allez chez Mme la marquise."

Le judas se referma, et Jean, le garçon teinturier que nous connaissons déjà pour l'avoir rencontré sur la route de Versailles, acheva d'attacher son paquet et alla chercher les volets pour procéder à la fermeture de la boutique.

Comme il poussait la dernière clavette au volet de la porte d'entrée qu'il maintenait ouverte, deux jeunes gens parurent sur le seuil et pénétrèrent dans l'intérieur. L'un était vêtu en bourgeois aisé, l'autre portait l'uniforme du régiment de royal-infanterie.

"Tiens! monsieur Brune, dit Jean en saluant le premier des deux jeunes gens; puis, tendant familièrement la main à l'autre: Bonsoir, Nicolas, ajouta-t-il.

—Bonsoir, mon garçon, répondit l'étudiant en droit qui, ainsi que nous le savons, avait pris un si vif intérêt à la douleur de Mme Bernard alors que celle-ci pleurait sa chère petite fille sur le lieu même où elle lui avait été enlevée.

—Bonsoir, Jean, dit le soldat en secouant la main qui lui était offerte.

—Maitre Bernard et sa femme sont en haut? demanda Brune en désignant un petit escalier qui s'élevait en colimaçon dans le fond de l'arrière-boutique et faisait communiquer celle-ci avec le premier étage.

—Oui, répondit le garçon teinturier. Vous pouvez monter.

—Ils sont seuls?

—Oh! non, il y a avec eux le père Gorain et son ami Gervais, et puis un monsieur de leur connaissance qu'ils ont amené ce soir.

—Quel est ce monsieur?

—Je ne sais pas trop, quoique j'aie fait aujourd'hui la route de Versailles, dans le carabas, aller et retour avec lui. Mais vous pouvez monter tout de même, vous savez bien que vous n'êtes jamais de trop dans la maison, surtout si vous apportez des nouvelles de la jolie mignonne.

—Hélas! je n'en apporte aucune! dit Brune en secouant la tête.

—Pauvre Mme Bernard! fit le garçon teinturier en prenant le paquet qu'il avait laissé sur le comptoir.

—Tu sors? demanda Nicolas.

—Oui, je vais chausser Gaillon, à l'hôtel d'Herbigny. Viens tu avec moi?"

Le soldat se tourna vers Brune:

"Vous retrouverai-je ici? demanda-t-il.

—Oui, répondit l'étudiant, je vous attendrai.

—Alors, je t'accompagne!" dit Nicolas en s'adressant au garçon teinturier.

Celui-ci mit son paquet sous son bras et s'élança dans la rue. Nicolas le suivit, et Brune ayant refermé sur eux la porte, traversa la boutique pour gagner l'escalier placé au fond et dont il escalada lestement les degrés.

Une porte vitrée se trouva alors en face de lui. Il frappa discrètement, la porte s'ouvrit aussitôt.

La chambre dans laquelle pénétra l'étudiant était une pièce de médiocre dimension, très-basse de plafond, et prenant jour sur la rue par des espèces de lucarnes indignes de tout autre nom, et que fermaient ces sortes de châssis vitrés glissant de haut en bas, et de bas en haut, dans des coulisses adaptées à la muraille, châssis qui n'avaient pas, à cette époque, de dénomination particulière; mais qui, quelques années plus tard, alors que l'usage en devint plus général dans les constructions, devaient être baptisés de nom de *fenêtres à guillotine*.

Un grand lit occupait tout un côté de la muraille. Un vaste bahut lui faisait face. Quelques chaises et une table constituaient le reste du mobilier.

Au moment où Brune franchi le seuil de la porte située en haut du petit escalier, le lit était occupé par une femme dont le visage amaigri, les yeux enfoncés, les traits tirés décelaient une violente souffrance physique jointe à une grande douleur morale.

Un homme vêtu de noir était assis à son chevet; cet homme était Fouché, le professeur au collège de Juilly.

Près de lui, mais placés en face de la malade, MM. Gorain et Gervais se tenaient roides sur leurs chaises, et paraissaient tous les deux fort mal à leur aise.

Maitre Bernard, le teinturier, le mari de la malade, le père de la jolie mignonne, était appuyé sur le pied du lit, et c'était lui qui, en étendant la main lorsque Brune avait frappé à la porte, avait donné accès au jeune étudiant.

A l'entrée de celui-ci, Fouché, qui causait avec Mme Bernard garda aussitôt le silence.

Brune salua les personnes en présence desquelles il se trouvait, et fut accueilli par un serrement de mains du teinturier, par un doux sourire de la malade et par un geste amical de MM. Gorain et Gervais.

Fouché se souleva sur son siège pour répondre au salut de l'étudiant; mais comme en se rassoyant son visage se trouva éclairé en plein par une chandelle placée sur la table, Brune fit un geste de surprise.

"Monsieur Fouché! dit-il avec étonnement.

—Monsieur Brune, je crois? répondit le professeur.

—Lui-même, monsieur, qui a eu l'honneur de vous rencontrer plusieurs fois aux cours de l'École de droit. Je suis heureux de vous retrouver chez Bernard, car l'aide de vos lumières ne peut que nous être de la plus grande utilité pour diriger nos recherches.

—Oui, ajouta le teinturier; monsieur a la bonté de s'intéresser à notre malheur. C'est cet excellent Gorain qui nous l'a amené ce soir.

—Certainement... certainement... balbutia M. Gorain. Vous savez que tout ce que je puis faire, je le ferai... mais je crains bien que...

—Ne dites pas cela, interrompit vivement Mme Bernard en se dressant sur son lit. Ne dites pas que je ne retrouverai pas ma fille, je mourrais à l'instant.

—Certes, je ne dis pas... continua Gorain avec un embarras croissant; mais je crois... j'imagine qu'il serait sage... —De cesser nos recherches? s'écria encore la pauvre mère dont le visage s'empourpra.

—Avez-vous des nouvelles? demanda le teinturier en s'adressant à l'étudiant.

—Aucune!" répondit celui-ci.

Maitre Bernard baissa la tête et deux larmes perlèrent au bord de ses yeux.

PRESENTS DE NOEL ET DE JOUR DE L'AN.

Les personnes amateurs d'objets d'Arts, de Fantaisie, et de Bijouterie peuvent s'adresser à la Maison VIDAL LEFORD, 227 RUE NOTRE-DAME.

Nous avons eu occasion d'examiner leur Stock et nous pouvons affirmer que sous le rapport du bon goût et du fini. Ils possèdent un choix d'Articles qui ne peut pas être surpassé.

AVIS IMPORTANT.

A cause de l'accroissement rapide de nos ventes, nous avons loué et arrangé le magasin, No. 282 et 284 Rue Notre-Dame, où nous avons un assortiment considérable de MOULINS A COUDRE DE WHEELER ET WILSON ET DE HOWE.

On doit s'en souvenir comme d'un fait de la plus grande importance, que le WHEELER & WILSON est le seul moulin auquel on ait décerné une MEDAILLE D'OR, à la dernière Exposition Universelle à Paris.

Le "Daily Witness" le "News," le "Star" et d'autres journaux s'accordent à dire que ce moulin est le plus parfait de tous, et que quoique l'on dise des autres, le WHEELER & WILSON sera toujours le meilleur.

A M. S. B. Scott et Cie: 282 et 284 Rue Notre-Dame.

MM.—Nous soussignées Sœurs de Charité, certifions avec plaisir, qu'après un essai de dix années, nous avons trouvé les moulins à Coudre de Wheeler & Wilson, supérieurs sous tous les rapports à tous autres Moulins qu'on emploie dans notre établissement.

SEUR COUILLÉE, SEUR BAYEUR, Hôpital-Général.

ON VIENT DE RECEVOIR Un Bel Assortiment de PORTE-HUILLIERS PLAQUÉS EN ARGENT.

De nouveau Dessin et de première qualité à bon Marché au comptant.

AUSSI DES BOITES D'ETAIN VERNIS De toutes grandeurs et de toutes formes.

CHEZ MEILLEUR & CIE. 526—RUE CRAIG—526

CADEAUX DE NOEL ET DU NOUVEL AN.

MM. BRODEUR & BEAUVAIS ont l'honneur d'informer leurs amis et le public en général, qu'ils ont un assortiment complet de Bottes et Souliers d'Hiver, et de Souliers et Pantouffles Blancs pour Dames, ainsi qu'une grande quantité de Bottes Françaises, importées, pour Messieurs, à \$3.00 seulement la paire.

BRODEUR & BEAUVAIS, Successeurs de J. & T. BELL, 273 Rue Notre-Dame

L'ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE

DE J. B. ROLLAND ET FILS POUR 1871. C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles.—A vendre chez tous les Marchands.—Prix: 5 centimes.

N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à l'Ordo. AUSSI le Calendrier de la Puissance du Canada pour 1871, contenant une liste complète du clergé de la Puissance.

NOUVEAUTÉ! CARTES JACQUES-CARTIER. Nous venons de recevoir un grand assortiment de Cartes à Jouer avec le portrait de Jacques-Cartier sur le dos, de différentes qualités, soit de \$1.20, \$1.75, \$2 et \$3 la douzaine.—En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent.

NOTRE-DAME DE LOURDES.

Par HENRI LASSERRE, Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX.—Trente-sixième édition.—Autorisée par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, et ornée de deux belles gravures. 1 beau vol. in-8 de 300 pages. Br. 75 cts.; rel., \$1.—En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent, Montréal.

USINES A MÉTAUX DE LA PUISSANCE. ETABLIE 1828. CHARLES GARTH ET CIE.,

PLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ. FONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS ET MACHINISTES, ETC., ETC. Fabricants et Importateurs de CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MECANICIENS ET D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET A VAPEUR, ETC., ETC., ETC. Toutes sortes d'ouvrages pour Usines à Gaz, Etablissements Hydrauliques, Distilleries et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc.

On entreprend de faire chauffer les Bâtimens publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaude Patenté de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de GOLD, avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et repliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gasciers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc.; Tuyaux en Fer Travaillés, avec appareils de Fer Malléable et Fondu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz. Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig. 1-47-zz MONTREAL.

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc.

Vingt-cinq centins la bouteille. Vingt-cinq centins la bouteille. Vingt-cinq centins la bouteille.

A vendre chez MM. Devins et Bolton, E. Muir, Tate et Coverton, J. Goulden, J. Birks, Drs. Desjardins et Ambrose, rue St. Laurent.

Et chez le préparateur HENRY R. GRAY, Pharmacien, 144, Rue St. Laurent.

M. A. BELANGER, EBÉNISTE, No. 276, RUE NOTRE-DAME.

Il vient de recevoir et reçoit constamment un assortiment considérable de Meubles pour Salon, Salle à Dîner et Chambres à Coucher

DE TOUTES FORMES ET DE TOUS PRIX. Il invite le public à venir visiter son Magasin avant de se pourvoir ailleurs.

GRANDE VENTE DE HARDES FAITES. 650 PARDESSUS, 400 PEA JACKETS, 1,000 PAIRES PANTALONS, 800 VESTES, 800 CHEMISES CASIMIR, 1,000 PAIRES CALEÇONS, Etc., Etc., Etc.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire.

REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph.

C. A. RAYMOND. Employé durant sept ans, de la maison Radway & Co., vient de quitter son emploi pour fabriquer à son propre compte des Remèdes encore plus efficaces que ceux qu'il avait l'habitude de vendre.

Chez DEVINS & BOLTON, A Québec, Chez M. E. BRUNET, Pharmacien, Rue du Pont, et chez JAMES HOSSACK & CIE., marchands Epiciers, Rue Notre-Dame, Basse ville.

MERVELLEUX ET PARFAIT. GERVAIS et Cie. Manufacturiers de voitures de toutes espèces, ont remporté à l'Exposition Provinciale de Québec, tenue à Montréal en 1870, cinq premiers prix pour voitures d'été et d'hiver.

Les soussignés offrent en vente le meilleur assortiment de voitures d'hiver.

Tout ouvrage est garanti et supérieur à tout autre fait en Canada pour sa légèreté et sa dureté.

GERVAIS & CIE, No. 810 Rue Craig, Montréal. 44h Dépôt, 69, Rue Bonaventure.

N. CODERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 208, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE, Montréal, où l'on trouvera des DRAPS, CASIMIRES ET TWEEDS

de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux. Il est prêt à exécuter avec ponctualité toute commande que l'on voudra bien lui confier à des prix très modérés. Montréal, 4 mai 1870. 18zz

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 16 Décembre, 1870. L'ESCOMPTE AUTORIZÉ sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier. 6d



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORÉ DES TRAINS. POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE. Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:—

ALLANT A L'OUEST. Trains de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires 8.00 A.M.

Express de Nuit pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de l'Ouest à 8.00 A.M.

Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires, 6.00 A.M.

Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires, 4.00 P.M.

Trains pour Lachine à 6.00 A.M., 7 A.M., 9.15 A.M., Midi, 1.30 p. m., 4.00 p. m., et 5.30 p. m. Le train de 1.30 p. m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST. Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires, 7.10 A.M.

Express pour Boston via Vermont Central, 9.00 A.M.

Express pour New-York et Boston via Vermont Central à 3.45 P.M.

Express pour New-York et Boston via Plattsburg, le Lac Champlain, Burlington et Rutland, à 6.00 A.M.

Do do do 4.00 P.M.

Express pour Island Pond, 2.00 P.M.

Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement, à 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Dortoirs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p. m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p. m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau ou l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grand'Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant, 1-46-tf, Montréal, 7 Novembre 1870.

DÉPOT de la CÉLEBRE CHAISE HAMAC, CANAPÉ, PLIANT et FAUTEUIL, combinée EN UNE SEULE.



Au Bureau du DOMINION DYE WORKS, 301, rue Notre-Dame, Montréal. 43tf

DÉFENSE DE PARIS. MONTRÉAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poies, vos Tuyaux et vos Fournaies chez

GEORGE YON, FERBLANTIER ET PLOMBIER, No. 241, RUE St. LAURENT, — No. 241, 2me porte de la rue Ste. Catherine.

Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poies Soudés, Soux à Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison.

JAMES FYFE, FABRICANT DE BALANCES, A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal, une MEDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et Diplomat, à toujours en main un assortiment complet de BALANCES de toutes espèces. 1-47-z 24, rue du Collège.

LA POUDRE ALLEMANDE

Est devenue nécessaire à toutes les familles. L'espèce connue sous le nom de Cook's friend Baking Powder ne peut être surpassée pour sa pureté et son excellence, et donne satisfaction générale. En vente chez tous les Epiciers.



NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.)

Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sangsues, Savons de Toilettes, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.

Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, 21zz, Montréal, 26 mai 1870.

L. P. DUFRESNE, MARCHAND DE MONTRES EN OR ET EN ARGENT, BIJOUTERIES, ETC., ETC., 88, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL.

Montres et Bijouteries Réparées et Gravées. 1-1-2z

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et PEPELINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom.

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry. ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 4 mai 1870. 18zz

NE FAITES USAGE QUE DE L'EMPOIS DE GLENFIELD

Grandement employé dans la BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE. Et dans celle de SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GENERAL DU CANADA. 1-47-zz

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE, \$4.00 par an. PAR NUMERO, 19 Centimes.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centimes par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur. On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centimes la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE: 1—COTE DE LA PLACE D'ARMES—1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319—RUE St. ANTOINE—319

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTERAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT, \$2.50 par année Aux Etats-Unis, 3.00 Par numéro, 5 Centimes

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES, 10 Centimes la ligne 1re fois, 5 Centimes " 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration.

FRAIS DE POSTE—ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centimes par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centimes qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.